

1^{ère} Lecture : Actes 4,8-12I. Contexte

Après le long discours de Pierre et Jean au peuple qui était accouru à eux à la suite de la guérison d'un boiteux, et à qui ils avaient dit que, par leurs mains, seul Jésus Christ avait fait cette guérison et apportait le Salut, cinq mille personnes s'étaient converties et avait embrassé la foi en l'apprenant, les chefs du peuple, contrariés de cette prédication, font arrêter Pierre et Jean et les jeter en prison. Le lendemain, tout le sanhédrin se réunit, les fait comparaître et les interroge : « Par quelle puissance et par quel nom avez-vous fait cela ? » Notons l'attitude différente du peuple et de ses chefs devant l'explication de la guérison du boiteux donnée par les Apôtres :

- a) Le peuple est stupéfait, y voit un bienfait, accourt vers les Apôtres, et les estime envoyés de Dieu, alors que le Sanhédrin est contrarié, y voit un danger pour son autorité, emprisonne Pierre et Jean, et les estime gens de rien.
- b) Le peuple écoute le long discours des Apôtres enseignant Jésus Christ, et en grand nombre croient en lui, alors que le sanhédrin les somme de dire par quelle puissance et par quel nom ils ont agi, bien qu'il le sache et soit bien décidé à ne pas y croire.

Cette double attitude est identique à celle que le peuple et ses chefs ont eue vis-à-vis de Jésus et de son enseignement durant sa vie publique : mêmes ouverture et confiance de l'un, mêmes fermeture et hostilité des autres. C'est que les Apôtres se comportent et parlent comme Jésus, celui-ci vivant en eux et les faisant agir et s'exprimer par son Esprit Saint. De plus, cette double attitude est plus conséquente et tranchée à l'égard des Apôtres : ceux-ci font des œuvres plus grandes que celles de Jésus (cinq mille convertis) et ils sont presque immédiatement arrêtés.

Notre texte est la réponse de Pierre au sanhédrin. Cette réponse est identique au discours que Pierre et Jean firent au peuple – il n'y a rien d'autre à dire, mais elle tient compte de l'hostilité du sanhédrin, et elle est plus brève parce que celui-ci sait ce dont il s'agit. Après cette réponse de Pierre, le sanhédrin, reconnaissant en Pierre et Jean les disciples de Jésus, voyant à côté d'eux le boiteux guéri, et entendant la foule glorifier Dieu, doit bien avouer qu'un miracle a eu lieu, mais comme il ne veut plus entendre parler de Jésus, il leur interdit d'enseigner au nom de Jésus, et les renvoie avec des menaces. Les Apôtres reviennent auprès des premiers chrétiens, qui, d'un seul élan, prient Dieu de les secourir dans la persécution qui s'annonce ; c'est alors qu'a lieu une petite Pentecôte, ainsi qu'un renforcement de l'unité de l'Église que nous avons vu il y a quinze jours. Nous sommes donc dans un contexte de persécution, où, comme Jésus, l'Église devient un signe de contradiction, pour que soient manifestées les intentions de tous les cœurs. Comme nous allons le voir, Jésus suscite, et suscitera toujours, une prise de position décisive.

II. Texte1) Le Sauveur promis à Israël (v. 8-10)

- v. 8 : « Chefs », litt. « Princes », titre que Pierre avait donné à Jésus, en l'appelant « Prince-Duc » (voir l'épître de dimanche dernier). Pierre respecte leur fonction voulue par Dieu, tout en sachant que Dieu les renversera s'ils rejettent « la pierre dédaignée par eux » (v. 11), celui qui est l'Envoyé de Dieu, comme Jésus l'avait déjà dit aux grands prêtres et aux Anciens du peuple (Mt 21,42). Si Pierre a cette audace, lui qui tremblait devant une servante, c'est parce qu'il est maintenant « rempli de l'Esprit Saint ». C'est l'accomplissement de ce que Jésus avait dit à ses disciples : « quand vous serez devant les tribunaux, ne vous inquiétez pas ..., car l'Esprit de votre Père parlera en vous » (Mt 10,17-20).

- v. 9 : « Nous sommes interrogés pour avoir fait du bien à un infirme » : c'est une réponse à la première question que le sanhédrin avait posée : « Par quelle puissance » (v. 7 omis), mais il l'explicite en l'unissant à la deuxième question : « Comment cet homme a été sauvé ? », mais litt. « En quoi ou en qui celui-ci a-t-il été sauvé ? » « En quoi » ne peut avoir ici pour sens que « Comment, de quelle manière ? » : c'est le sens pris par le Lectionnaire. Mais on peut aussi traduire par « en qui », ce qui me semble préférable pour deux motifs : Le sanhédrin avait demandé : « Par quel nom » ; et le sujet de « sauver » ne peut être que quelqu'un.
- v. 10 : « Sachez-le », mais litt. « Qu'il vous soit connu » : Pierre souhaite que le Sanhédrin et tout Israël entrent dans la connaissance intime de Jésus, notamment en découvrant qu'il est ressuscité et actif, puisque c'est chez eux que Jésus, le Fils de Dieu s'est incarné. En ajoutant « Et tout le peuple d'Israël », Pierre indique non seulement que la fonction du sanhédrin qu'il respecte est d'entraîner le peuple, mais aussi qu'ils ont tous un autre chef, celui dont il va parler et que tout Israël attendait.

« C'est dans le nom de Jésus » et non « C'est grâce au nom de Jésus », car le « dans » est une reprise voulue du « en qui » du v. 9. Pierre donne volontairement le titre de « Nazôréen » à Jésus, suivi de « Messie ». Ce titre de Nazôréen qui vient d'un village méprisé, est le plus humble de l'Envoyé de Dieu. Il rappelle ainsi le Jésus que les chefs du peuple ont connu, et il insiste sur la nécessité de reconnaître l'humilité de Jésus Messie pour croire en lui. Pierre sait très bien que les chefs du peuple auraient cru en Jésus, si celui-ci avait été nationaliste triomphant comme ils le voulaient. Mais Jésus n'était pas ce qu'ils pensaient, parce que son universalité triomphante n'est pas de l'ordre charnel et terrestre, mais du domaine céleste et spirituel, la Résurrection. Comme Jésus est mort à la chair et à la terre, il faudra mourir aux prétentions charnelles et terrestres pour croire en Jésus. C'est ce que l'Apôtre suggère en parlant aussitôt de la crucifixion et de la Résurrection de Jésus Christ le Nazaréen.

« Que vous avez crucifié, que Dieu a ressuscité d'entre les morts ». L'accusé Jésus devient maintenant l'accusateur : Vous avez crucifié Jésus en disant que ce devait être fait au nom de Dieu, mais Dieu l'a ressuscité, prouvant ainsi que vous vous êtes opposés à Dieu. Mais Pierre ne s'arrête pas uniquement à cette accusation justifiée, car, comme il l'avait dit au peuple, il veut, en le sous-entendant, mettre en évidence la Résurrection de Jésus qui peut sauver et peut réparer le mal commis par ceux que Dieu condamne.

« C'est grâce à lui », litt. « C'est en lui », repris du « dans le nom » vu ci-dessus, et du « en qui » du v. 9, « que cet homme est guéri (ou sain), là devant vous ». Le sanhédrin avait demandé : « Par quelle puissance et par quel nom avez-vous fait cela ? », le « cela » méprisant et courroucé du sanhédrin, Pierre le révèle être « Jésus ressuscité et le miracle frappant » du boiteux guéri instantanément. Si les membres du sanhédrin sont sincères, ils ne peuvent pas nier le miracle : puisqu'ils sont charnels et terrestres, une guérison physique et irréfutable ne pouvait que les convaincre du fait. Car plus loin (v. 14 omis), ils avoueront qu'ils ne peuvent les nier. Et quant à leur question, « le nom » qu'ils demandaient est Jésus ressuscité par Dieu, et « la puissance » qu'ils voulaient connaître est encore celle de Jésus. Si donc, ici aussi, ils sont sincères, ils doivent admettre que « Jésus est puissant » de la puissance de l'Esprit de Dieu, et qu'ils se sont trompés, qu'ils ont été contre Dieu, et qu'ils ont à croire en celui qu'ils ont crucifié, afin d'être sauvés.

2) Le Sauveur venu pour tous les hommes (v. 11-12)

- v. 11 : « Il est la pierre que vous avez rejetée » : Pour achever de les convaincre, eux qui avaient interdit de parler de Jésus, Pierre recourt aux Saintes Écritures dont ils se

réclament. Il cite le texte du Ps 117,22, le même texte que Jésus leur avait rappelé en explication de la parabole des vigneronniers homicides (Mt 21,42 ; Mc 12,10 ; Lc 20,17). Le sanhédrin ne pouvait manquer de s'en souvenir, puisqu'à la suite de cette explication de Jésus, il avait décidé d'arrêter Jésus. Or Jésus avait interprété le verset de ce psaume en disant : « Le royaume vous sera enlevé pour être confié à un peuple qui lui fera produire ses fruits » (Mt 21,43) et « Quiconque tombera sur cette pierre s'y fracassera, et celui sur qui elle tombera, elle l'écrasera » (Lc 20,18).

En reprenant ce verset du psaume où il est question de « la pierre angulaire », Pierre révèle deux choses :

- a) Jésus a rempli lui-même cette prophétie : « Il est cette pierre dédaignée par vous », c.-à-d. vous avez cru vous débarrasser de Jésus et rester ce que vous êtes ; en fait, c'est en le rejetant que vous lui avez permis d'être cette pierre angulaire pour la construction d'un nouveau peuple, l'Église.
- b) Vous étiez « les bâtisseurs », ceux qui avaient été appelés à mettre cette pierre, le Messie, comme « tête d'angle » de son Église, mais en la rejetant, vous n'êtes plus ces bâtisseurs, car lui, le Messie Jésus, est maintenant ressuscité, et c'est nous les Apôtres qu'il a choisis pour bâtir son Église.

La menace est donc claire : c'est une condamnation proférée par les Saintes Écritures, mais c'est aussi une invitation à se convertir, à croire en Jésus, à entrer dans son Église, et ainsi à être sauvé par lui, comme Pierre le répète au v. suivant.

- v. 12 : « Et le Salut n'est dans aucun autre » que lui : Deux fois le terme « sauver » est signalé, l'un (v. 9) pour dire que le Salut est seulement en Jésus, l'autre (ici) pour dire que personne d'autre que lui ne sauve. Voyons ces deux points :

- a) Le Salut est en Jésus seul : Cela veut dire que le Salut n'est pas dans le bien que l'on fait, ni dans la pratique de la Loi ancienne ni de la Loi nouvelle, ni même dans la connaissance de Jésus, mais qu'il se trouve dans la personne de Jésus. Les bonnes réalisations terrestres, les impératifs de la Loi, les exigences de l'Évangile disparaîtront à la Parousie, mais le Seigneur Jésus demeure éternellement, ou encore les sauvés dans la Béatitude du Ciel ne sont maintenus dans le Salut que parce qu'ils sont en Jésus et Jésus en eux. Tout ce qui est dit de Jésus n'est pas Jésus et n'est utile et hautement nécessaire que pour aller à lui et rester en lui. Les moyens ne sont pas le but ; c'est dans le but seulement, c.-à-d. en Jésus que se trouve le Salut.
- b) Personne d'autre que Jésus ne sauve : Trois termes soulignent la volonté de Dieu, deux termes au passif et le « il faut ». La traduction exacte est : « Pas-même il n'est sous le ciel tel-autre nom donné parmi les hommes, dans lequel il nous faut être sauvés ». (Remarquons un quatrième « dans », appliqué indirectement à Jésus). Les deux passifs sont : « nom donné (par Dieu) et être sauvés (par Dieu) ; et le « il faut » exprime la volonté de Dieu, révélée par la Loi et surtout les Prophètes. Ce qui est donc souligné, ce sont les interventions gratuites de la volonté de Dieu, et non les réalisations gratuites de la volonté de l'homme. Dieu a placé le Salut dans le nom de Jésus et il veut que tous les hommes trouvent leur Salut dans ce nom. On ne peut donc trouver le Salut ni en Moïse ni en Élie, ni en Pierre ou Paul, ni même directement en Dieu, puisque celui-ci l'a placé en Jésus. Mais il y a plus. Le texte veut aussi dire qu'il faut croire au vrai Jésus, indiqué par « au nom de Jésus ». Le nom exprime la personne telle qu'elle est dans son mystère caché. De Jésus, croire qu'il est seulement un homme ou seulement Dieu, c'est ne pas croire en son nom ; croire qu'il n'est plus le Rédempteur parce qu'il ne peut plus souffrir et mourir, c'est ne pas croire en son nom ni donc trouver le Salut en lui et par lui.

Cette nécessité de croire à la présence du Salut en Jésus seul pose un problème : « Est-ce qu'un païen, qui n'a jamais entendu parler de Jésus Christ, et qui obéit à sa conscience, est sauvé ? » Certains l'affirment, en avançant deux arguments : 1°- les païens sont sauvés par leur conscience droite et bonne avec laquelle ils agissent, puisqu'ils ne connaissent pas Jésus Christ ; 2°- Paul le dit en Rm 2,14-16. Le premier argument ne peut être estimé valable, car il peut vouloir dire que la conscience des païens remplace Jésus Christ, ce qui est opposé à la volonté de Dieu. Le deuxième argument est à rejeter, car Paul parle du Jugement divin des consciences et non de leur Salut, et qu'il dit souvent qu'il faut la foi en Jésus pour être sauvé (Rm 1,16 ; 10,12-13 ; Col 3,11 ; 1 Thess 1,10).

Cela dit comme préambule, tâchons de résoudre le problème susdit : « Ceux qui ne connaissent pas Jésus Christ peuvent-ils être sauvés ? » Comme notre texte dit que sans le Christ Jésus tous les hommes sont perdus sans espoir de Salut, et puisque 1 Tim 2,4 dit que le Seigneur veut sauver tous les hommes, la question n'est plus : « Puisqu'ils n'ont que leur conscience, comment peuvent-ils être sauvés ? », mais : « Puisqu'ils doivent être sauvés, comment le sont-ils par leur conscience loyale et honnête ? » Le problème se résout en considérant la personne, la démarche et le pouvoir de Jésus. Parce qu'il est le Verbe de Dieu créant tout, qu'incarné il est mort pour tous les hommes qui sont pécheurs, qu'il est ressuscité pour justifier les impies, qu'il intercède pour toute l'humanité auprès de son Père, et qu'il règne sur le monde entier, il est capable de se révéler à un païen qui ne le connaît pas, et de lui proposer secrètement son Salut, d'une façon inconnue de ce païen et de nous, et dès lors le païen qui obéit à cette inspiration intime de Jésus peut obtenir le Salut. Mais comme ce païen ne le sait pas et que nous ne savons pas s'il peut être sauvé, Jésus a fondé l'Église, qui a pour mission nécessaire d'enseigner et de donner le Salut venant de Jésus Christ. C'est toujours et uniquement Jésus qui sauve : comme il en a sauvé en Palestine avec son corps physique, il en sauve universellement par son Corps mystique, l'Église. Ceci est valable pour les juifs, mais l'est aussi pour les chrétiens à qui Paul dit qu'ils doivent travailler à leur Salut (Phil 2,12).

En résumé, nous avons : Seul Jésus, Christ et Seigneur, sauve tous les hommes, notamment le païen en lui inspirant par le Saint-Esprit de faire le bien et d'éviter le mal, et sauve par son Église, chargée de l'éclairer pour qu'il sache comment vivre selon le Salut obtenu. Bien d'autres problèmes sont soulevés dans notre texte. Résolvons-en un qui porte atteinte à la Révélation. Puisque la parole de Pierre dit clairement la nécessité de Jésus Christ pour le Salut, elle va susciter le rejet de l'Église par la Synagogue, mais il vaut mieux, malheureusement, que leur union échoue que de trahir la volonté de Dieu. Cr, s'inspirant d'une idée païenne moderne, certaines personnes affirment que la séparation de la Synagogue et de l'Église a été provoquée surtout par Paul, et que l'Église, dont le nombre de membres païens convertis s'agrandissait, a chassé la Synagogue. Mais la vérité est tout autre ! C'est la Synagogue qui, s'estimant, comme encore aujourd'hui, le seul peuple de Dieu, a chassé les chrétiens. Et actuellement, ces gens-là voudraient refaire l'unité des deux sans tenir compte de la volonté de Dieu ! Mais en fait, ils assimilent la volonté de Dieu à leur propre volonté. Déjà les paroles de Jésus étaient pourtant nettes : « Toute plante que n'a pas plantée mon Père sera déracinée » (Mt 15,13) ; « Le Royaume vous sera enlevé et donné à un autre peuple » (Mt 21,43).

Conclusion

Devant le sanhédrin hostile et ombrageux, comme devant le peuple bienveillant et confiant (vu dimanche dernier), Pierre affirme avec force qu'il n'y a de Salut que dans la foi en Jésus Christ, crucifié pour délivrer les hommes morts par les péchés, et ressuscité par Dieu pour

leur donner sa vie divine, car il est le Sauveur incontournable de tous les hommes. Il avait pourtant affaire à forte partie : ces membres du sanhédrin, représentants officiels du judaïsme, défenseurs acharnés de la Loi, jaloux de leur autorité reconnue même par les romains, tout puissants dans leur domaine religieux, ne reculant devant rien pour arriver à leur fin, sûrs d'avoir bien agi en condamnant Jésus à la mort sans un vrai jugement, prêts à faire subir le même sort aux Apôtres. La cause de Pierre uni à Jean était donc perdue d'avance. Pourtant, contrairement à toute évidence, il témoigne avec assurance, sans chercher à esquiver le danger inéluctable, accusant ses accusateurs, et en même temps soucieux de respecter le sanhédrin, de montrer la vérité de ce qu'il avance, de parler en conformité avec la volonté de Dieu et des Saintes Écritures, et donnant la preuve tangible de son témoignage, la guérison du boiteux. Une telle attitude de Pierre ne pouvait pas venir de sa valeur, de sa capacité ni de sa force personnelles, elle venait, dit Luc, du Saint-Esprit qui l'animait. Aujourd'hui et en tout temps, ce sont les mêmes difficultés que les membres de l'Église doivent affronter quand ils témoignent de Jésus, et c'est seulement avec la lumière et la puissance du Saint-Esprit qu'ils peuvent le faire courageusement et humblement. Qu'y a-t-il, en effet, de convainquant et d'attirant pour le monde qui recherche les richesses, les plaisirs et les réussites, qui ne pense qu'aux choses de la terre, qui s'enthousiasme pour toutes les réalisations modernes ? Que peut-il trouver, dit ce monde, de salutaire en Jésus certainement mort et illusoirement ressuscité, de bienfaisant dans la foi en lui, dans la prière, dans les commandements, dans les vertus chrétiennes, dans l'Église ? : rien, assurément ! C'est donc uniquement par le Saint-Esprit que l'Église existe encore aujourd'hui, et qu'elle demeure le signe visible du Christ Sauveur, interpellant par sa seule existence le monde outré.

L'attitude ferme, sereine et humble de Pierre révèle l'attitude identique de la Grâce divine : elle ne craint pas d'être jugée, elle confond ses accusateurs, elle propose le Salut sans s'imposer, elle exige la reddition de soi pour être au Sauveur et Rédempteur, elle demande constamment la pauvreté pour la combler de sa richesse divine. Parce qu'elle est bonne, généreuse, simple, prévenante, patiente, on a vite fait de la considérer comme bonasse, faible, servile, timide, naïve. Mais ceux qui l'envisagent de cette manière n'obtiennent que le vide consécutif à leur satisfaction passagère, et l'endurcissement de leur comportement mensonger. C'est justement parce que la Grâce se donne gratuitement qu'elle réclame le don gratuit de soi, parce qu'elle est humble et généreuse qu'elle demande l'humilité et la générosité, parce qu'elle est sainte et se sacrifie qu'elle exige la sainteté et le sacrifice. Celui qui veut l'accaparer et s'en servir brime sa souveraine liberté, et alors la Grâce s'enfuit, lui laissant entre les mains l'idée inconsistante qu'il s'est faite d'elle. Destinée à apporter le Salut du Christ, elle demande au pécheur de reconnaître ses fautes, de s'en repentir, d'abandonner toute prétention à la posséder, de la recevoir comme elle veut se donner, de faire ce qu'elle propose, de se laisser conduire par elle. Celui qui ne se soumet pas à elle s'en prive ; celui qui se soumet à elle devient fort, comme Pierre, de la force du Saint-Esprit.

Épître : 1 Jean 3,1-2

I. Contexte

Pour comprendre le sens de ce texte, résumons tout ce qui le précède. La vraie communion, que les Apôtres ont connue, avec le Père par le Verbe dans l'Esprit Saint implique d'abord de reconnaître l'état des relations entre Dieu et les hommes après le péché d'Adam : Dieu est Lumière, les hommes sont ténèbres. Certes, par la Grâce du Christ, le chrétien est placé dans la lumière divine, mais il peut retourner dans les ténèbres du péché ; bien plus, il pèche encore, car c'est au Ciel seulement qu'on ne peut plus pécher. Puisque c'est seulement le péché qui empêche l'union à Dieu, l'homme doit l'éviter et, quand il l'a commis, s'en remettre au pardon divin donné par Jésus Christ expiateur et intercesseur, et développer la connaissance de Jésus Christ par la pratique de ses commandements ; il est alors rempli de l'amour de Dieu et il vit

comme Jésus. C'est là que nous étions arrivés dimanche dernier. Puis Jean continue : quand les chrétiens vivent de l'amour de Dieu, trois attitudes de contenu différent leur sont nécessaires :

- a) Le commandement nouveau de l'amour du prochain. Celui-ci est incompatible avec la haine qui égare, aveugle, jette dans les ténèbres ; pour vivre de l'amour de Dieu, il faut aimer le prochain en rejetant la haine.
- b) Le combat nécessaire aux « petits enfants » pour progresser, s'affermir, puis être semblables à Jésus. Ce combat se résume dans le rejet de l'esprit du monde qui est la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la richesse, car celui qui aime le monde n'aime pas Dieu.
- c) Le rejet de la clique des antichrists, c.-à-d. des hérétiques qui travaillent auprès des fidèles pour les amener à nier le Père et le Fils, c.-à-d. la Sainte Trinité. Cet Antichrist multiple est menteur et trompe les petits enfants imprudents : beaucoup se sont laissé prendre et, nous dit Jean, « nous ont quittés ». Pour ne pas suivre ces falsificateurs, il faut recourir à l'onction du Saint-Esprit donnée par l'Église, c.-à-d. à la Grâce divine qui pousse à tenir fermement à la doctrine ecclésiale évangélique, connue et pratiquée. Celui qui agit ainsi est en sécurité et parviendra indemne à la Parousie, car il est comme Jésus, l'engendré de Dieu.

Vient alors notre texte. Si nous prenons le plan court du livre, il commence la 2^e partie qui développe l'union des chrétiens à Dieu et donne les moyens de demeurer dans la communion avec la Sainte Trinité. Si nous tenons au plan long, il commence la 3^e partie qui expose les éléments constitutifs et les obligations de la véritable union à Dieu. Qu'il s'agisse de l'un ou l'autre plan, notre texte aborde la sainteté des nouveaux engendrés de Dieu dans leur union à lui. Noms l'aurons encore entièrement à la Toussaint des trois Années, et à la Sainte Famille C.

II. Texte

1) L'état humilié des engendrés de Dieu (v. 1)

- v. 1 : « Bien-aimés » n'est pas dans le texte original. Le Lectionnaire l'a repris de notre v. 2, faisant ainsi des deux versets un double verset. Il faut, me semble-t-il, le remplacer par « Petits enfants », en continuité des deux versets qui précèdent (1 Jn 2,28-29). J'expliquerai plus loin le terme « bien-aimé », mais disons déjà qu'il ne s'oppose pas à « petit enfant », mais qu'il exprime un autre point de vue, que j'ai donné au 3^e Pâques B, p. 5. La différence des deux termes peut être vue selon la comparaison suivante : les « bien-aimés » sont les frères de Jésus, qui connaissent par lui ce que le Père lui a appris ; les « petits enfants » sont les serviteurs de Jésus, qui apprennent de lui ce qu'ils doivent faire. En ce v. 1, ces « petits enfants » sont présents dans l'Église et face au monde.

« Voyez quel-grand amour le Père nous a donné » : Quand nous vivons en union avec Dieu, il importe que nous nous rendions compte de l'amour que le Père si grand, si élevé, si majestueux dans son Ciel, c.-à-d. en lui-même, a déversé en nous qui sommes si petits, si faibles, si indigents sur la terre et en nous-mêmes. Et le contenu de ce don du Père qu'il importe aussi de découvrir, est « que nous soyons appelés enfants de Dieu ». Ce don de l'amour du Père est donc que nous sommes devenus participants de la nature divine, tout en indiquant notre état d'enfants de l'Église, notre Mère, ainsi que notre état de formation et de croissance. Et Jean précise que « nous sommes appelés » : ce terme « appeler » dit par le Père signifie rendre semblable à soi et faire venir à soi quelqu'un pour l'investir d'une fonction d'exécution d'une activité. Comme ce terme connote une distance maintenue et un comportement qui doit faire ses preuves, et comme il est vu comme un but (« afin que ») de l'amour du Père, Jean estime nécessaire d'ajouter : « et nous le sommes ». Nous sommes loin d'être ce que Dieu veut que nous soyons, et nous devons le devenir. Mais notre état d'enfants de Dieu n'est pas fictif, c'est le véritable état de ceux qui ont reçu la vie même de Dieu, qui sont unis à Dieu, qui vivent comme Dieu.

« C'est pourquoi le monde ne nous connaît pas » : cette réalité d'enfants de Dieu est cachée à ceux du monde qui ne voient que le terrestre. En l'entendant dire, le monde peut « savoir », mais non « connaître » (dans le sens que nous avons vu la fois dernière) que nous sommes enfants de Dieu. Il nous voit identiques aux autres hommes avec le titre fictif d'enfants de Dieu, mais il ne voit pas que nous ne sommes pas identiques à eux mais vraiment enfants de Dieu. Plus précisément, il nous voit comme il est, si nous ne vivons pas en enfants de Dieu, mais si nous vivons en enfants de Dieu, il fait de nous ses ennemis.

« Parce qu'il n'a pas découvert Dieu », mais littéralement c'est : « Parce qu'il ne l'a pas connu ». Il faudrait que le monde connaisse Dieu par la foi au Christ, pour connaître que nous sommes enfants de Dieu, mais il ne veut pas de Dieu, demeurant pécheur, opposé à Dieu, au Christ, à l'Église, aux chrétiens convaincus et déclarés. Il s'ensuit que, comme Dieu n'est rien pour le monde, les enfants de Dieu aussi ne sont rien pour lui. Nous vivons donc nécessairement dans le monde, en étant méconnus comme enfants de Dieu. C'est un état d'humiliation, semblable à celui de Jésus que la plupart voyait uniquement comme un homme ordinaire vivant sur la terre.

2) L'état glorieux des engendrés de Dieu (v. 2)

- v. 2 : « Bien-aimés » : Jean donne maintenant aux enfants de Dieu le nom de « bien-aimé » ou « affectionné » (ἀγάπητος, agapètos, qui vient de ἀγάπη, agapè, amour, affection). Les personnes qui sont ainsi nommées sont ceux qui sont aimés de Dieu, parce qu'ils sont les intimes de Jésus à qui celui-ci se confie. Ce nouveau nom donné n'indique pas une condition plus avancée, bien que ce puisse l'être, que celui de « petit-enfant », mais il souligne le choix, l'attention, l'attachement, la bienveillance, la tendresse, avec lesquels Dieu comble ses enfants de sa propre vie, de son amour infini, et les comblera de son héritage. C'est en tant que choyés et bien-aimés de Dieu, en tant que vus par Dieu comme devant vivre éternellement avec et en lui que maintenant Jean envisage les enfants de Dieu. Au v. 1, il parlait du chrétien vu de travers par le monde indifférent, aveugle ou hostile ; ici Jean parle du chrétien vu par le regard caressant et bienfaisant de Dieu.

« Maintenant nous sommes enfants de Dieu » : Ce n'est pas une simple reprise du v. 1, car Jean ne dit plus : « Nous sommes appelés enfants de Dieu », « et nous le sommes », séparant une vocation qui envoie, d'un fait qui la soutient, mais « Maintenant » (terme marquant la prise de conscience actuelle et continuelle des conséquences de ce qui vient d'être dit : voir au 3^e de Pâques B, p. 3), donc « Maintenant nous sommes enfants de Dieu » qui indique la même chose mais plus profondément. Car l'expression se trouve en Rm 8,16, situé dans les v. 14-17 qui disent ceci : nous sommes devenus enfants de Dieu par l'adoption filiale du Père grâce au Saint-Esprit, et destinés à être héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ, si nous souffrons-avecque lui afin que nous soyons glorifiés-avecque lui. Et comme notre état d'enfants de Dieu est vu, non plus dans notre existence au milieu du monde, mais dans le domaine céleste de Dieu, nous sommes dans l'Église Sainte où règnent l'amour de Dieu et l'amour fraternel.

« Et ce que nous serons n'est pas encore manifesté » : Notre état d'enfants bien-aimés de Dieu, tel que Dieu le voit est visiblement caché, et aussi tel que nous le vivons, c.-à-d. imparfaitement. Il sera manifesté quand le Fils de Dieu, comme dit le Lectionnaire, se sera manifesté, ce qui arrivera seulement à sa Parousie.

« Lorsque le Fils de Dieu se manifestera, nous lui serons semblables » : Nous nous attendons à ce que Jean dise : à sa Parousie, « notre état d'enfants de Dieu se manifestera

aussi ». Mais il dit d'une façon plus juste : « Nous lui serons semblables », car cette expression nous convient. A la Création, Dieu dit : « Faisons l'homme dans notre image et comme notre ressemblance » (Gn 1,26). L'image désigne une réalité donnée et complète, et la ressemblance, une réalité incomplète que l'homme doit compléter. L'image est tirée du Fils bien-aimé « qui est l'Image du Dieu invisible » (Col 1,15). Rien ne doit lui être ajouté : le péché de la détruit pas, il l'abîme et l'enténèbre, et la Grâce de Dieu la rétablit dans sa justice originelle et dans sa luminosité première, celle du Christ. Mais la ressemblance est un don de Dieu que l'homme doit développer pour devenir semblable au Christ Jésus : le péché ne la détruit pas non plus, mais l'avilit, la défigure et la paralyse, et la grâce divine la ranime, la libère, la stimule, la fortifie. Notre texte signifie donc : Les enfants bien-aimés de Dieu que nous sommes par la Grâce, qui sont adoptés par le Père et lui crient dans l'Esprit « Abba », et qui souffrent avec le Christ dans l'espérance de leur glorification en lui, ceux-là, à la Parousie, seront et se verront devenus semblables à lui.

« Parce que nous le verrons tout-comme il est » : Ceci indique la cause de la manifestation de notre ressemblance au Fils de Dieu incarné. La gloire, dont le Christ est maintenant revêtu, est cachée, mais à sa Parousie elle se projettera sur nous, et nous en serons environnés et imprégnés. Nos yeux, illuminés de sa lumière, le verront tel qu'il est, comme le dit le psalmiste : « Dans ta lumière nous verrons la lumière » (Ps 35,10). Et donc, comme lui nous verra semblables à lui, nous aussi nous verrons semblables à lui.

Conclusion

Dans l'Économie nouvelle où nous sommes maintenant, nous vivons un double état :

- a) L'humiliation aux yeux du monde et aux yeux de Dieu : aux yeux du monde hostile, qui est incapable de nous voir enfants de Dieu ; aux yeux de Dieu, qui a fait de nous ses enfants bien-aimés, et qui ne nous trouve pas semblables à son Fils incarné et assis à sa droite. C'est pourquoi cet état est un état de souffrance, identique à celui de Jésus humilié.
- b) La glorification, visible aux yeux de Dieu et de Jésus Christ, mais cachée aux yeux de l'Église et des chrétiens. Cet état réel, tout rempli de l'amour divin, nous établit dans la paix de Dieu. Nous connaissons cet état par la foi, et nous devons le garder au cœur, pour fortifier notre espérance de la Parousie, où nous nous verrons semblables au Christ glorieux.

La Grâce est présente dans tout le texte, elle est l'action du Saint-Esprit dont Jean ne parle pas explicitement, parce qu'elle opère à l'intérieur des enfants bien-aimés de Dieu. Mais plusieurs expressions indiquent l'activité de l'Esprit du Christ : le don de l'amour du Père ; notre état d'enfant de Dieu ; sa présence que le monde ignore, comme Jean le dit ailleurs : « L'Esprit de vérité que ... le monde ne connaît pas » (Jn 14,17) ; la manifestation de ce que nous serons et celle du Fils de Dieu ; la ressemblance au Christ que nous verrons tel qu'il est. Tout cela est réalisé par le Saint-Esprit. Ce sont les mêmes activités qu'entreprend la Grâce du Christ : elle est à l'œuvre en ceux que l'Église a enfantés pour le Père ; elle est vivante au cœur des enfants de Dieu mais cachée aux yeux du monde, humiliée comme eux, sans que cette humiliation ne l'empêche d'être efficace ; elle baigne les enfants bien-aimés de Dieu dans l'amour du Père, les engageant à se comporter comme le Christ Jésus qui a aimé son Père et les hommes jusqu'à la mort, et a reconquis sa gloire pour les glorifier ; elle entretient l'espérance des bien-aimés de Dieu de devenir semblables à Jésus glorifié et de le voir tel qu'il est à sa Parousie. Au fond, la Grâce venant de l'Esprit du Christ, qui se donne, ne peut agir que comme lui.

Évangile : Jean 10,11-18I. Contexte

C'est la première partie de la parabole du Beau Pasteur, se rattachant immédiatement à la guérison de l'aveugle-né. Cette parabole fut adressée aux pharisiens qui prétendaient voir clair et n'avaient pas besoin de Jésus, et elle fut expliquée par Jésus aux mêmes pharisiens qui ne la comprenaient pas (voir au 4^e de Pâques A). Cette explication tournait autour de la « porte », qui était Jésus lui-même, mort et ressuscité, ce qui veut dire que cette porte est sa Croix glorieuse. Ses brebis, c.-à-d. ceux qui croient en lui, entendent et comprennent sa voix, le suivent en passant par sa Croix glorieuse, et trouvent alors leur nourriture dans les pâturages éternels.

Notre texte est la suite de cette explication. Jésus va expliquer le sens du beau pasteur qu'il est, et terminer par là le sens de la parabole. Il reviendra cependant plus loin (texte du 4^e de Pâques C) une troisième fois sur ce sens, parce que les juifs sont exaspérés de ne pas comprendre. C'est dire que seuls ceux qui croient en Jésus, Christ et Seigneur, peuvent comprendre, et que les incroyants qui, comme les pharisiens, veulent comprendre les paroles de Jésus selon leurs propres idées se ferment au sens de ses paroles, tout en pressentant que celles-ci accusent leur aveuglement intellectuel. Dans notre texte, une expression est répétée trois fois : « Donner sa vie pour ses brebis ». Prenons-la comme déterminant la division du texte en trois parties.

II. Texte1) Jésus s'occupe gratuitement de ses brebis (v. 11-13)

- v. 11 : « Le beau pasteur », et non « le bon » ou « le vrai » du Lectionnaire, car « beau » signifie : apte à accomplir parfaitement une mission reçue ou à recevoir. Jésus comme homme et pas seulement comme Dieu a atteint la plénitude définitive du pastorat de Dieu (Ps 22,1 [Le Seigneur est mon berger ...]) ; et c'est en tant que ressuscité qu'il « est le beau pasteur », révélant ainsi ce qu'il est et ce qu'il sera dans son comportement : assumer la faiblesse, les souffrances, les persécutions, les difficultés de ses brebis, c.-à-d. prendre soin d'elles. Un deuxième élément qui caractérise le pastorat de Jésus est « qu'il donne sa vie pour ses brebis » ; littéralement on a « Il établit son âme au profit des brebis » : cette expression, qui se trouve uniquement dans les écrits de Jean, signifie se livrer tout entier, même à la mort, pour celui qu'on aime plus que soi-même, ce qui est la preuve de l'amour le plus grand qu'on puisse avoir.
- v. 12 : « Le mercenaire ou salarié » : C'est quelqu'un qui est payé pour faire un travail commandé, et pour la façon dont il l'a fait. Il est en parfait contraste avec le beau pasteur, et cela sur deux points : « Il n'est pas le pasteur », et « les brebis ne lui appartiennent pas ». On lui a confié d'exercer le métier de pasteur et sans doute le fait-il bien, mais il le fait pour gagner sa vie, c.-à-d. d'abord pour son propre bien. Il a la fonction de pasteur mais il n'en a pas l'âme comme Jésus qui est le seul pasteur, capable et aimant, des membres de son Église. Et il n'en a pas non plus l'âme, parce que les brebis ne lui appartiennent pas mais appartiennent à Jésus qui est mort pour les sauver. Pour ce mercenaire, elles ne sont pas les siennes, elles ne font pas partie de sa vie, elles ne sont pas sa raison d'être ni l'objet de ses soucis, elles ne valent rien pour lui, car seul son métier a du prix.

« Il voit venir le loup » : Jésus évoque une situation propre à révéler les dispositions intérieures du mercenaire : le danger de la venue du loup, qui concerne bien plus les brebis que sa vie, car le loup ne vient que pour s'en prendre au troupeau, sauf si le

mercenaire prenait la défense des brebis. Comme celui-ci tient à sa vie et non à celle du troupeau, il s'enfuit, laissant le loup ravager le troupeau. Les loups, dans la Bible, sont pris dans un sens métaphorique : ils désignent des hommes influents et rusés, pleins d'ascendant et parfois d'autorité, capables d'arriver à leur fin. Si le troupeau désigne l'Église, ils représentent les hérétiques, les schismatiques, les apostats, les hétérodoxes, les excommuniés, les gens de diverses sectes, les athées, tous très actifs, me semble-t-il, qui travaillent à séparer les chrétiens de l'Église, et d'en faire leurs partisans. Les pasteurs vigilants et dévoués mettent en garde leurs ouailles contre ces gens ravageurs, réfutant, s'il le faut, les erreurs qui paraissent vraies. Mais les pasteurs qui, tels des mercenaires, voient leur pastorat comme un métier lucratif et une besogne routinière, ne se soucient pas de leurs ouailles qui sont la proie de ces beaux parleurs ravisateurs. Leur silence sur ce point, disait Grégoire le Grand, doit être vu comme une fuite nuisible aux fidèles dont ils ont la charge et qui se laissent facilement prendre.

Ainsi peut être compris, je pense, ce que Jésus dit métaphoriquement : Devant le loup qui vient, le salarié-pasteur songe à sa crainte des ennuis et à sa tranquillité, fuit ses responsabilités, et abandonne son troupeau à la dispersion. Trois textes peuvent encore nous aider à comprendre ce que Jésus entend par le loup ; il y a encore d'autres textes scripturaires, mais ceux-là suffiront à compléter ce que j'ai dit ci-dessus :

- a) Gn 49,27 : Il s'agit de Benjamin comparé à un loup. De cette tribu vient Saul de Tarse, le pharisien, qui a ravagé l'Église de Dieu avant sa conversion, car il voulait avec acharnement ramener les chrétiens dans le judaïsme. Mais du loup qu'il était, Jésus en a fait une brebis et l'Apôtre de son troupeau, après qu'il eut dévoré Etienne, victime et tué comme Jésus.
- b) Mt 7,15 : les loups désignent les faux prophètes, qui se sont déguisés pour avoir l'air de vrais chrétiens et tromper les autres, faibles ou peu instruits.
- c) Ac 20,29 : Paul, s'adressant aux Anciens de l'Église d'Éphèse, appelle loups « ceux qui, se levant au milieu de vous, tiendront des discours pervers dans le but d'entraîner les disciples à leur suite » (v. 30). Ce sont donc des judéo- ou des pagano-chrétiens, qui falsifient l'Évangile, veulent avoir une cour de disciples, et font schisme dans l'Église.

Le loup est donc le faux prophète, le persécuteur, l'hérétique, plus forts et plus instruits que les autres membres du troupeau. Ceux-ci ne les discernent pas et ne les reconnaissent que quand on leur dit qu'ils sont dans l'erreur. Le vrai pasteur les reconnaît et met en garde son troupeau, mais le salarié-pasteur craint les ennuis et les laisse faire. Contrairement à celui-ci, Jésus le beau pasteur s'oppose à eux, défend son troupeau au péril de sa vie, et chasse ces loups ; il agit gratuitement, ne vivant que pour le bien du troupeau.

- v. 13 : « Parce qu'il est un salarié » : Jésus insiste, d'une part parce celui-là ne cherche que son intérêt, et d'autre part parce qu'il y en a plus de son genre qu'on ne le pense. « Et les brebis ne comptent pas pour lui », traduction banale de « Il ne se soucie pas des brebis ». Le Lectionnaire envisage l'insouciance, alors que le texte envisage la sollicitude. Entre le salarié et les brebis, il n'y a pas un lien de communion qui puisse le pousser à risquer sa vie pour la défense du troupeau d'autrui. Indirectement, cela veut dire qu'un lien étroit et indissoluble unit Jésus et ses brebis à lui. C'est de ce lien que Jésus va maintenant parler.

2) Jésus connaît ses brebis et en conduira d'autres (v. 14-16)

- v. 14 : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent », mais littéralement, c'est, à chaque fois, « les miennes », mot qui indique une grande intimité et l'appartenance des

brebis à Jésus. Nous avons deux fois le terme « connaître » pour les relations entre Jésus et ses brebis, et nous l'aurons encore deux fois, au verset suivant, pour les relations entre le Père et Jésus. Dans notre première lecture, nous avons déjà un « connaître » pour les relations mutuelles de Jésus et d'Israël (v. 9), et pour cela il fallait la prédication de Pierre. Nous l'avons aussi dans notre deuxième lecture, où il était dit qu'il fallait un don du Saint-Esprit pour envisager Jésus tel qu'il est. Ici, c'est la connaissance que Jésus a de ses brebis qui leur permet de le connaître, et cette connaissance qu'elles ont vient de la parole entendue de lui, puisque, plus haut (v. 3), il était dit que « les brebis entendent sa voix ». Jésus donne à ses brebis de le connaître comme lui-même se connaît, et dès lors ses brebis le connaissent comme il faut.

- v. 15 : « Comme le Père me connaît et que je connais le Père » : Ceci indique la valeur inestimable de la connaissance mutuelle de Jésus et de ses brebis. Celle-ci n'est pas une connaissance purement humaine, c'est une connaissance divine donnée en langage humain, et connaissance que le Père et Jésus ont constamment l'un de l'autre. À noter que Jésus se situe après le Père, comme il situe les brebis après lui, ce qui renforce leur similitude : de même que Jésus reçoit du Père sa connaissance, et la lui rend intégralement, de même les brebis reçoivent de Jésus sa connaissance, et la lui expriment intégralement. Cette double et semblable connaissance se fait par le Saint-Esprit, l'une dans la Sainte Trinité, l'autre dans la Sainte Église.

« Et je donne ma vie pour mes brebis » : La reprise de la même expression vue plus haut, dans la première partie du texte, est maintenant liée à la connaissance du Père et de Jésus. Cela signifie que cette connaissance crée un tel lien entre eux deux que l'un veut se livrer pour l'autre. Parce que Jésus connaissait la volonté du Père de se livrer aux hommes, il est venu, au Nom de son Père, livrer sa vie aux siens, à ses brebis. Car, comme cette connaissance entre le Père et Jésus se trouve entre Jésus et ses brebis, cela veut dire non seulement que Jésus « donne sa vie pour ses brebis », mais aussi que les brebis « doivent donner leur vie pour leurs frères » (1 Jn 3,16).

- v. 16 : « J'ai encore d'autres brebis » : Le dévouement gratuit de Jésus pasteur ne s'arrête pas à son Église, car, en tant que Fils de Dieu fait homme et ressuscité, Jésus est le Pasteur de tous les hommes. Il a donné sa vie pour tous les hommes, et c'est pourquoi tous les hommes qui ne sont pas dans son Église sont aussi ses brebis. Cependant ces brebis-là sont égarées, ne le connaissent pas, ne croient pas en lui, et en conséquence « Il faut que je les conduise », de ce « il faut » qui exprime la volonté du Père annoncée par la Loi et les Prophètes. « Que je les conduise » : Comme je le disais dans notre première lecture, Jésus ressuscité a le pouvoir d'intervenir auprès de tous les hommes et d'influencer chacun d'eux, de quelque âge, de quelque état, dans quelque occupation qu'ils soient. Et il les conduit de telle façon qu'ils entendent sa voix, et donc croient en lui, et le connaissent, lui et son Corps mystique qui ne font qu'un. Sa mission qu'il exerce par le Saint-Esprit est aussi exercée par l'Église, afin que tous les hommes de tous les temps soient réunis « en un seul troupeau sous la houlette du seul beau pasteur », lui-même. Dès lors, la voix qu'il leur fait entendre est à la fois la sienne et la prédication de l'Église, l'évangélisation, l'annonce du Verbe incarné, mort et ressuscité, afin que soit parfaitement accompli le Plan de Salut de Dieu.

3) Jésus livre gratuitement sa vie dont il est le maître (v. 17-18)

- v. 17 : « Le Père m'aime, parce que je donne ma vie ». Au v. 15, il était dit : Parce que Jésus connaît le Père, il donne sa vie pour les brebis. Maintenant il est dit : « Parce que Jésus donne sa vie, le Père l'aime ». C'est un progrès de la pensée de Jean. Ce progrès est double :

- a) Comme nous l'avons vu la fois dernière, l'amour est surtout de l'ordre de la volonté, de la décision et de l'action. Le sentiment passe, le fruit de l'action demeure. L'obéissance de Jésus, qui a donné sa vie, montre son amour pour le Père, et obtient en retour l'amour du Père pour lui. La mort de Jésus n'est pas un objet de tristesse pour le Père, mais un objet d'amour. D'une certaine façon, on pourrait dire que Jésus n'a jamais été plus aimé du Père qu'en mourant, comme il n'a davantage aimé le Père que lorsqu'il a donné sa vie.
- b) Un retour de Jésus au Père. Car le fait que Jésus donne sa vie à ceux qui sont sur terre est une affaire qui regarde seulement le Père et Jésus, et se situe dans le domaine divin et dans les relations du Père et du Fils. Or Jésus garde en lui tout ce qu'il reçoit du Père, et dès lors, sa personne constituée du divin et de l'humain, qu'il a reçue du Père et qu'il a livrée, Jésus la reprend à sa Résurrection. C'est pourquoi, en livrant sa vie à la mort, il savait et voulait la reprendre, comme il l'avait souvent dit à ses disciples en annonçant sa Passion.

- v. 18 : « Personne ne me l'enlève » : Pour que l'on comprenne qu'il a résolument décidé de donner et de reprendre sa vie, Jésus le précise. D'abord, sa vie humaine est insaisissable, s'il [tant qu'il] ne veut pas qu'on s'en saisisse : sa mort ne tient pas aux circonstances, aux conjonctures du moment, pas même à la méchanceté des juifs et des païens. C'est lui-même qui a calculé et fait mettre en place tout ce qu'il fallait pour mourir. Ensuite, Jésus ne se contente pas de ne laisser à personne la décision d'enlever sa vie, il ajoute : « C'est moi qui la donne de moi-même », c.-à-d. j'ai voulu, comme mon Père, mourir pour les hommes, tous pécheurs, que lui et moi nous aimons et voulons sauver.

Et il peut faire l'une et l'autre choses, parce que « J'ai l'autorité de la donner et j'ai l'autorité de la reprendre ». Le terme « autorité, ἐξουσία, exousia » dit mieux que le mot « pouvoir » du Lectionnaire, car il indique un droit en plus de sa souveraine maîtrise de disposer de sa vie comme il veut. Puisque Jésus a une telle autorité, quelques-uns se sont demandé si Jésus n'a pas voulu se suicider, et ainsi avait approuvé le suicide. Mais, encore qu'on doive dire que Jésus ne s'est pas donné la mort mais s'est servi de la mort voulue par les hommes, il faut dire qu'il est le maître de la vie et de la mort, car l'homme qu'il est, est la chair du Fils de Dieu qui lui a donné cette « autorité ». Les hommes ne peuvent disposer ni de leur vie ni de leur mort : ils ne s'appartiennent pas, ils appartiennent comme créatures à Dieu, et c'est Dieu seul qui en dispose, et parce que Jésus est à la fois Dieu et homme, il peut en disposer aussi.

« Voilà le commandement que j'ai reçu de mon Père » : Afin que l'on comprenne que l'autorité souveraine possédée par lui ne vient pas de lui mais du Père qui la lui a donnée, pour exécuter ses ordres, Jésus appelle le fait de donner et de reprendre sa vie « Le commandement reçu du Père ». Il montre ici qu'il ne dépend pas de lui-même mais du Père seul : il ne fait pas ce qu'il veut indépendamment du Père, mais bien ce que le Père veut de lui. Cette volonté divine, que le Père lui a exprimée, appelle de sa part une réponse, et cette réponse à la voix de son Père constitue, pour lui comme pour tous les hommes, un commandement. C'est parce qu'il veut obéir à ce commandement du Père de livrer et de reprendre sa vie, qu'il reçoit en même temps son autorité, et que cette autorité le place au-dessus des hommes, le rend indépendant d'eux, et les empêche d'enlever sa vie et de nier sa volonté de les sauver.

Conclusion

Jésus seul est le beau pasteur ; il ne l'a manifesté que temporairement et en signe durant sa vie publique (Mc 6,34). C'est pourquoi, le fait que cette fonction qu'il exprime fasse allusion à sa Résurrection aujourd'hui invisible, le fait qu'il dise au futur : « Je conduirai mes autres brebis » jusque dans son Église qui est visible, et le fait qu'après sa Résurrection il dira à Pierre : « Pais mes brebis », soulignent que Jésus exercera son pastoral par des hommes choisis par lui et remplis du Saint-Esprit, tout en restant le Pasteur unique d'une façon invisible. Nous avons déjà vu que, dans l'ordre du Salut, toute réalisation se fait cent pour cent par Dieu et cent pour cent par l'homme. Nous le voyons très clairement dans notre évangile : c'est cent pour cent de Jésus ressuscité et cent pour cent des pasteurs de l'Église, intimement unis par le Saint-Esprit et selon la foi des Apôtres. C'est dire que ce texte sert aussi actuellement de comportement aux évêques, prêtres, diacres, responsables désignés, supérieurs religieux de l'Église. Leur tâche est d'être des pasteurs comme Jésus et non des mercenaires, de se soucier de leurs brebis et non d'eux-mêmes, de livrer leur vie pour le troupeau de Jésus qui leur est confié, d'apprendre et de vivre, eux et leur troupeau, la connaissance du Christ total, de faire entendre sa voix qui demande d'observer le commandement du Père de faire sa volonté. Tâche impossible à l'homme et pourtant possible pour tous par la Grâce de Jésus Christ.

Nous voyons, en effet, jusqu'où peut pousser la Grâce de Dieu : imiter Jésus dans son pastoral unique, qui le mène à la mort-ensevelissement à lui-même et à la résurrection-vie pour Dieu, afin d'accomplir le Plan divin du Salut des hommes. Parce qu'elle est à la fois divine, éternelle, dévouée, et au-dessus des mérites et des démérites de l'homme, elle est entièrement libre d'agir à sa guise, notamment de réussir là où l'homme ne peut réussir (Mt 19,26). En même temps se révèlent avec force la gratuité de la Grâce et l'attitude gratuite de celui qui vit de la Grâce. La gratuité se caractérise par l'oubli de soi et la non-recherche de ses intérêts personnels pour le bien des autres, et si les besoins de ceux-ci l'exigent, jusqu'à leur donner le nécessaire selon ce précepte si mal vécu, en esprit et en acte, d'aimer son prochain comme on s'aime soi-même. C'est ainsi que l'humanité sauvée vivra éternellement de la vie divine par le don que le Fils de Dieu fera de lui-même. La Grâce agit sans cesse de même, parce qu'elle est inépuisable ; et celui qui vit de la Grâce peut agir de même, à condition que la Grâce inépuisable informe ses actes. La gratuité est ainsi le signe de la présence de la Grâce ; toutes deux meurent à elles-mêmes pour faire vivre ceux qui ont une âme de pauvre. Tout cela est-il déraisonnable ? Mais l'amour-ἀγάπη agit de cette façon : il se vide de lui-même, pour que, par son aide puissante et délicate, il permette à l'aimé de se développer et de s'épanouir. L'amour-ἀγάπη et la Grâce sont vêtues de la même gratuité, qui est pauvreté d'elles-mêmes pour enrichir les pauvres de cœur : elles se donnent sans retour. Rappelons-nous encore ceci : χάρις, charis = la Grâce, χαρά, chara = la joie, et charitas (latin) = la charité, sont de même et unique racine.